Document generated on 10/11/2024 10:46 p.m.

Études françaises

Frédéric

Georges-André Vachon

Volume 31, Number 2, Fall 1995

Georges-André Vachon

URI: https://id.erudit.org/iderudit/035992ar
DOI: https://doi.org/10.7202/035992ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)
1492-1405 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Vachon, G.-A. (1995). Frédéric. *Études françaises*, *31*(2), 185–191. https://doi.org/10.7202/035992ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Frédéric

G.-A. VACHON

Un bon matin il décide de partir, se disant qu'il atteindra le lac en quelques minutes, y jettera un coup d'œil, et que pour cette fois ça suffira. Il pourrait même y flâner un peu, explorer les bords, faire une première reconnaissance et être de retour à la maison largement avant l'heure de midi.

Il entre donc dans la forêt, il se dirige sans peine entre les arbres, bien qu'il n'y aperçoive pas la moindre trace de sentier. Mais il entend quelque chose. Il prend donc pour guide le son qui vient d'au-delà des arbres, et qui peut aussi bien être celui du vent, ou un simple bruit de source. Mais il n'est pas sûr. Il ne sait pas ce que c'est. Il se dit que c'est déjà, peut-être, le bruit du lac, le clapotis des vagues qui viennent lécher la grève.

Il avance donc, guidé par un bruit qui se fait de plus en plus précis à mesure qu'il s'éloigne de la maison. Il n'y a rien d'autre à voir que des arbres, encore des arbres, mais le bruit a force d'affirmation : le lac est là, tout près. On sera de retour pour le repas de midi, ça n'aura été qu'une petite escapade. Personne ne se doutera de rien. Si bien que Frédéric marche en riant. Il rit du bon tour qu'il aura joué à tout le monde. Voilà une chose dont il rêve depuis longtemps : passer toute une matinée loin de la maison, au bord d'un lac par exemple, un lac dont tout le monde dans le canton aurait ignoré l'existence. Et ce n'est pas lui, Frédéric, qui leur apprendra quoi que ce soit. Non. Il ne dira rien. À table, ce midi, il sera moins renfrogné que de coutume. Souriant, il mangera avec appétit, et à défaut de faire le service, offrira à tout le monde du pain, du beurre, la salière, la poivrière. Cela, bien sûr, chacun le remarquera. Ils croiront comprendre : ils ne sauront rien. Ils ne sauront jamais. Ils auront éternellement parmi eux un garçon souriant, gai, serviable, en un mot : un Frédéric redevenu normal, et ils n'en demanderont pas davantage.

Normal, c'est-à-dire en tous points semblable à ses frères, qui pourtant ne sont pas *toujours* souriants, pas *toujours* serviables et gais. Il y aura une différence, mais personne n'y accordera d'attention. C'est cela même, un secret. Cela tient à une chose et une seule, que l'on sait, et que personne autour de soi ne sait ni ne peut savoir. C'est aussi, parmi les choses que l'on sait, la seule qu'on ne puisse partager. Un secret, cela ne se communique pas, soit qu'il n'y ait pas de mots pour le dire, soit qu'il n'y ait personne pour écouter. De toute manière, un secret, c'est quelque chose de fermé. C'est comme une noix dont l'écorce serait de pierre. On ne sait pas soi-même ce qu'il y a dedans.

Un lac, ça n'a rien de bien extraordinaire. Un lac dont personne n'a entendu parler jusque-là et qui cependant n'est pas à vingt minutes de marche de la maison. Imaginons que quelqu'un tombe dessus, parce qu'il lui a pris idée de s'en aller promener là où ça ne semblait intéresser personne. De retour à la maison il suffirait de dire, à l'arpenteur par exemple, qui reportera sur le cadastre du canton ce plan d'eau aux contours encore incertains : « Voilà, j'ai marché pendant une vingtaine de minutes et je suis tombé sur un lac. » Mais l'arpenteur ne croit que ce qu'il voit, il voudra refaire avec l'autre tout le chemin. Et quand il entendra cette explication : « Je me suis guidé au son, c'est un bruit comme de vent, de vent et d'eau, de vent, de vent et d'eau, de vent claquant sur l'eau, un bruit d'eau froissée, troublée, rendue furieuse par le vent, qui m'a guidé », l'arpenteur froncera les sourcils et rangera son théodolite en disant qu'il sait désormais à quoi s'en tenir. Voilà ce que c'est qu'un secret. Vous avez beau vous expliquer, dire toute la vérité et rien que la vérité, personne ne vous croira.

Du reste, ce qui filtre entre les arbres, est-ce vraiment un bruit d'eau remuée par le vent ? Plus Frédéric avance et moins il est sûr de ce qu'il entend. Deux ou trois fois il s'est arrêté pour mieux écouter. Car, se dit-il, les pas qui martèlent le sol, les branches qui fouettent les bras et le visage, les troncs qui défilent, le bleu du ciel à tout instant cassé et recassé en mille morceaux, ce sont autant de choses qui distraient, qui empêchent d'être entièrement attentif à certain bruit qui accompagne toujours le marcheur. Voilà une chose qu'il a remarquée depuis pas mal d'années. Même à midi, en plein juillet et en plein champ, sous un ciel entièrement débarrassé de ses nuages, de ses oiseaux, il y a quelque chose à entendre, pour peu que l'on s'arrête. Et ce que l'on entend ne rappelle ni le halètement de la scie qui fonce en travers de la planche, ni celui de la faux dans les blés, ni le ronron des guêpes sur la tête des épis : cela rappelle plutôt la note du courant continu

dans les fils de la Compagnie des Téléphones quand on se promène sur les routes et que justement on ne pense à rien.

Quand on ne pense à rien, à quoi est-ce qu'on pense? Ce n'est pas d'aujourd'hui que Frédéric se pose la question. Quand on ne pense à rien, se dit-il maintenant, on entend quelque chose. Et ce n'est pas le craquement de la chaise, si l'on est assis, ou le craquement de ses souliers, si l'on marche. Ce n'est pas non plus le battement du sang dans la tête. *Il y a* un son de celui qui marche, sans doute aussi de celui qui se tient immobile, comme de celui qui est assis sur sa chaise. Le marcheur, en tout cas, s'il vient de contourner un gros arbre, sait tout de suite dans quelle direction il doit repartir. Exactement comme s'il venait de consulter l'aiguille magnétique. Ou sa montre. On raconte en effet que des hommes, s'étant perdus dans les bois, ont pu s'orienter à l'aide de leur montre et du soleil.

S'*étant perdus.* Du coup Frédéric s'est immobilisé, et le bruit de fond s'est éteint. Est-ce que ce fut un moment de silence? Plus de branches qui fouettent le visage, plus de feuilles qui bruissent sous ses pas. Rien que ces deux mots qui se déplacent, sans bruit, comme sur le ruban continu d'une affiche électronique. Tout à coup les mots s'effacent et de nouveau il y a, sourdant du sol de la forêt et de derrière les arbres, le bruit profond comme d'un moteur qui démarre. Frédéric, depuis un moment, s'est remis à marcher.

Il lui semble maintenant que les troncs sont plus minces, les branches plus rares, les feuilles plus clairsemées. Depuis qu'il a repris sa marche et que le bruit de fond est revenu, il regarde vraiment autour de lui. Ce n'est pas que les arbres soient différents de ce qu'ils étaient avant l'arrêt près du ruisseau, mais pour la première fois il voit la forêt *de l'intérieur.* Avant ce matin, il n'y est jamais entré. Il a parcouru dans tous les sens l'espace qui s'étend, pour ainsi dire, au large de la maison : des pâturages, des champs en friche. Il a poussé une fois jusqu'au village et l'a trouvé sans intérêt. Il a suivi tous les chemins qui sillonnent cet espace, battu à peu près toutes les pistes qui, longeant les fossés, débouchent sur l'unique route du canton. Mais, derrière la maison, à l'orée de la forêt, nulle trace de sentier, pas la moindre invitation à partir *par là.* Les arbres, il semble que ça n'intéresse personne. Ou plutôt si : une fois par année. On en coupe juste ce qu'il faut pour se chauffer pendant douze mois. Toute une rangée d'arbres tombe, on les débite en bûches, que l'on met sécher, en tas, derrière la maison. L'hiver venu, cela donne du feu, cela éclaire et chauffe. Les cendres même servent à quelque chose. On en saupoudre les champs, la terre s'en trouve revigorée, et

derechef on abat une nouvelle rangée d'arbres. Mais la forêt, elle, demeure intacte.

Au fait, qu'en sait-on? Personne n'y est allé voir. On se contente de la regarder. Même pas. À vrai dire, personne ne la voit. Aller quelque part, aux champs ou au village, cela consiste à lui tourner le dos. Quand on lui fait face, c'est la hache à la main. On s'y met à quatre ou cinq et en moins d'une semaine la besogne est terminée. Ensuite, jusqu'au printemps suivant, c'est comme si la forêt n'existait pas. De toute manière, ni la hache ni la scie ne réussissent à l'entamer. Une année suivant l'autre, elle forme le même bloc compact, qui repousse le regard. La première rangée d'arbres empêche de voir la forêt, et Frédéric, chaque fois que revient le soleil d'avril, se dit qu'on en aura peut-être, cette fois, le cœur net. Les bûcherons pourraient bien lui arracher son masque, et l'on saurait enfin ce que c'est que la forêt. Mais c'est chaque année la même histoire. Branle-bas et fureur, la semaine que dure l'abattage, mais après, c'est comme si rien ne s'était passé. Derrière les troncs mal ébranchés, blessés, ou tronçonnés, qui font des tas hirsutes, le rideau est toujours en place. Ils n'ont aucun pouvoir sur cette chose qu'ils appellent *la forêt*, sans bien savoir de quoi ils parlent.

Par exemple, on ne sait pas s'il y a quelque chose ou bien rien, derrière le rideau végétal qui se régénère sitôt qu'on l'a retiré. Et Dieu sait que les hommes n'y vont pas de main morte, comme on dit. Ils travaillent comme des forcenés, ils y mettent toute leur violence, comme pour en finir au plus vite avec cette besogne qu'ils n'aiment pas. Ils passeront le reste de l'année à travailler la terre. Cette terrible semaine d'avril, ils n'y repenseront même pas, pendant les soirées d'hiver, quand la bûche intacte, déposée sur celles qui flambent, se met à siffler, puis lentement dégorge tout le soleil qu'elle a absorbé pendant sa longue station à la lisière de la forêt. Ils restent là immobiles, les yeux rivés sur la bûche qui flambe, et ils ne pensent à rien.

C'est peut-être quand on ne pense à rien, qu'on pense vraiment. Qui sait, se dit Frédéric, s'ils ne pensent pas précisément à ce qu'il y a derrière l'impénétrable et éternellement renaissante rangée de troncs. La forêt, c'est quelque chose qui cache quelque chose. C'est quelque chose qui a un secret. Il n'y a pas d'autre moyen de savoir que de se mettre dedans. D'abord, passer le rideau. Ensuite, on doit avancer en obliquant tantôt à gauche, tantôt à droite, attentif à ne pas buter contre les pierres ou les grosses racines. C'est sans doute assez agréable.

Il y a peut-être vingt minutes que ça dure, et Frédéric n'a guère repensé à sa question. Il n'en a pas eu le loisir, mais il

sait maintenant que marcher en forêt, ce n'est pas du tout comme marcher le long d'un champ ou sur une route. À chaque pas, avant et après, il faut *penser*. C'est-à-dire sonder du regard la portion de sol observable autour de soi, puis décider où on va poser le pied. Car la forêt, c'est extraordinairement sale. Entre les troncs, jusqu'à hauteur de cheville, parfois jusqu'aux genoux, c'est un incroyable fouillis. Si bien que ces mots, *le sol de la forêt*, n'ont pas grand sens. Impossible de savoir si le dur se rencontrera à trois pouces ou à trois pieds sous le treillis de brindilles accumulées entre les troncs. Le pied se pose là où ça paraît solide, et advienne que pourra ! Il arrive que le plancher rebondisse sous la semelle, exactement comme si elle avait effleuré un ressort. Le sol est là tout près, élastique, et le marcheur repart en flèche. Et parfois la semelle tombe sur une espèce de ventouse qui lui colle après, la suce, la tire vers un sol plus profond. Alors, l'espace d'un instant, surgit une autre question. Qu'est-ce que je suis venu faire ici ? Ce que je veux, est-ce avancer au petit bonheur, entre les troncs ? Ce dont j'ai envie, ce ne serait pas plutôt ici, sous mes semelles ? Mais ces instants-là sont justement des instants. Soit que le marcheur ne veuille pas entendre la question, soit qu'il se trouve repris par l'idée de joindre, avant midi, certain lac, il dégage la botte qui allait s'enfoncer, se retrouve sur ses pieds au grand complet et prêt à se remettre en marche.

Il repart en effet, mais cette fois, d'un pas moins assuré. La forêt est plus clairsemée. Les troncs, débarrassés de leurs basses branches, sont presque lisses, et à sage distance les uns des autres, comme s'ils avaient été plantés un à un, puis émondés et redressés à l'aide de tuteurs aujourd'hui disparus. À perte de vue autour de Frédéric, s'étend un espace idéal de promenade. Il peut presser le pas, courir, s'il en a envie : courir vers le lac qui n'est toujours pas en vue mais qui est certainement tout proche.

Il est largement passé dix heures. Frédéric s'arrête, étonné de se trouver soudain si libre. *Libre comme l'air* : ce fut sa première pensée et tout de suite il s'est arrêté. Libre *à ce point*, il y a là quelque chose d'insolite. Ce morceau de forêt au milieu de la forêt est décidément trop propre, trop lumineux. Trop peu de branches, qui autrement barreraient la route au marcheur, lui interdiraient de continuer droit devant, l'obligeraient à penser rapidement, à peser dans l'instant le pour et le contre, les avantages et les désavantages qu'il peut y avoir à prendre par la gauche plutôt que par la droite et enfin décider, prendre en effet par la gauche alors qu'on n'a pas eu le temps ni même la possibilité de vider entièrement la question. Avant, c'est-à-dire depuis le moment où il a franchi le rideau

d'arbres qui cache la forêt, la question se posait presque à chaque pas. Tout en marchant, ou plutôt parce qu'il marchait, il n'avait cessé de *penser*. Depuis le début de cette aventure il avait eu la tête constamment en ébullition.

Et soudain plus rien. Plus de bulles dans la tête, plus de fourmis dans les jambes, plus de douleur aux genoux, aux chevilles, aux hanches, depuis que la forêt est devenue si sage et si accueillante. Depuis que la forêt *n'est plus la forêt*. Voilà ce qu'il se dit. Car il commence à avoir, sur le sujet, quelques idées. L'arrêt au seuil de la clairière lui permet de les rassembler, et tout d'abord de faire le tri entre les idées qu'il vient d'acquérir, et les anciennes, c'est-à-dire entre les idées qui ont quelque chance d'être justes, et celles qui ont toutes les chances d'être fausses.

Première idée: la forêt est un lieu planté d'arbres, la marche y est agréable, il suffit de savoir où l'on va. *Faux*. Frédéric se rappelle ses premiers pas à travers l'espace mal défriché qui avoisine la forêt. Sur le moment on ne se rend compte de rien. On pense si fort au lac perdu et bientôt retrouvé qu'en avançant on croit fouler un coussin d'air. Mais sitôt qu'on a tourné le dos à la maison, le sol se fait étrangement raboteux, semé de souches dont les grosses racines font des bosses tantôt pourrissantes et tantôt dures comme si elles étaient pétrifiées. Voilà ce que c'est que de mettre un pied devant l'autre sur la terre ferme, mais la tête ailleurs, la tête aussi vague que les contours de certain plan d'eau lointain, bleu et gris tout à la fois, paisible mais trouble, noir en profondeur au point d'en paraître solide, et en surface, infiniment vaste mais compris par le regard, comme doit l'être un lac. Un lac à soi, s'entend. Si bien qu'en y repensant, la traversée de la forêt fut toute en minutes d'arrêt alternant avec des minutes de marche, mais indistinctes les unes des autres, soudées qu'elles étaient par le plaisir — une espèce bien particulière de plaisir, qui vient de ce que, marchant ou ne marchant pas, *on pense à autre chose*. On n'imagine pas un marcheur âgé de treize ou quatorze ans, qui en est à sa première et bien modeste escapade, autrement que soulevé de terre par la pensée de ce vers quoi il chemine. Lui-même, tout le premier, s'imagine marchant. C'est après coup, au moment où la forêt semble enfin se dénouer (mais justement il hésite, désorienté, au seuil de la clairière), qu'il se rend compte à quel point le chemin a été dur. Chaque obstacle provoquant la pensée, chaque pas décidant du suivant, ce fut tout le contraire de la promenade imaginée. Si bien que le chemin parcouru, se dit maintenant Frédéric, n'a rien du sentier, ou de la piste, ou même de la trace à peine visible que le marcheur laisse derrière lui : feuilles froissées, branches rompues, éraflures au

dos des pierres. Ce qui relie les pas ressemble bien peu à un chemin.

Deuxième idée, tout aussi fausse : ce que l'on cherche est quelque part au bout des pas. Il s'agit bien de ce que l'on cherche. C'est ce que l'on trouve qui importe. La forêt, on s'était dit que c'est quelque chose à traverser, les pas serviraient en quelque sorte à l'ouvrir et, une moitié à gauche, une moitié à droite, on passerait par le milieu. Mais il n'y a pas de milieu, il n'y a ni gauche ni droite, il n'y a même ni devant ni derrière. On marche, on marche, et soudain on débouche sur un espace qui promet tant de joie, tant de liberté, qu'on se dit : tu avais raison, la forêt cache quelque chose, mais quoi ? C'est un espace planté d'arbres, où les premiers ne cachent plus les autres. Les autres, on les aperçoit clairement, et derrière ceux-ci d'autres encore, toujours plus nombreux, toujours plus nets et plus lisses. Jusqu'à hauteur d'homme pas une seule branche morte, nulle apparence de nœud ou de loupe. Le regard se referme sur toute l'écorce. Il saisit, il cuit sur place chaque tronc, séparément. C'est un espace sur lequel serait tombée à l'improviste, comme une malédiction, l'idée de beauté. Cela remonte sans doute à une époque antérieure à l'apparition des lacs. Un millénaire suivant l'autre, la forêt s'est creusée intérieurement de toute sortes de poches et d'enclaves où elle peut maintenant se retirer à l'écart d'elle-même, aussi longtemps et aussi loin qu'elle en a envie. Une clairière, dès qu'on en distingue les bords, on comprend que la forêt, là précisément, a entrepris de mettre à l'essai sur elle-même l'idée de changement. Le regard y circule si librement qu'il n'est point question d'y pénétrer.